



CULTURE LITTÉRATURE

Un dictionnaire très libéral

Souvent caricaturé, le libéralisme serait-il un humanisme ?

PAR MARC LAMBRON

Les éditions Larousse ont le sens du contretemps. Voici qu'elles publient, en pleine campagne électorale, un « Dictionnaire du libéralisme ». Est-il le mot plus honni en cette époque où l'esprit du temps s'avance avec un livre de Stéphane Hessel dans une

main, un exemplaire des *Inrockuptibles* dans l'autre ? Qu'est-ce qu'un libéral vu par la pensée dominante ? En version ADN, vous avez Giscard en 1974 assis sur les œuvres complètes de Raymond Aron. En version contemporaine, des dérégulateurs vampiriques qui, depuis leurs laptops, font migrer des milliards d'euros en attaquant la souveraineté des États. Le libéral a mauvaise presse, et la faveur que déclenche en ce moment un tribun à bonnet rouge tel que Mélenchon ne pousse pas à relire Hayek. Sans

parler des Qatariens qui, fluidité du marché aidant, viennent racheter nos footballeurs.

Le mérite des entrées très circonstanciées de l'ouvrage est de remettre les choses en perspective. Max Weber a souligné le socle anthropologique de tous les libéralismes : l'individu. Le libéralisme est une doctrine politique qui affirme la liberté comme principe politique suprême, avec son corollaire de responsabilité individuelle, en revendiquant la limitation du pouvoir du souverain. En ce sens, il prolonge la liberté politique qui existait dès les cités grecques, où l'on affirmait la liberté de l'individu face à l'arbitraire du gouvernement.

Emancipateur. Il fut un temps où être libéral signifiait être progressiste. Même si le mot n'apparaît qu'en 1818 chez Maine de Biran, on considère que l'« Essai sur la tolérance » de John Locke en est la pierre de touche : théorie des droits naturels, sépa-

ration des pouvoirs, justification de la désobéissance civile, affirmation de la liberté de conscience, séparation de l'Eglise et de l'Etat. D'ailleurs, aux États-Unis, *liberal* désigne les sympathisants de la gauche du Parti démocrate.

Pierre Manent a souligné que les idées libérales constituent la « *basse continue* » des politiques à partir du XVIII^e siècle, avec leurs pendants en économie : un marché transparent où des acteurs rationnels disposent d'une libre entrée. Si cette dernière théorie paraît relever du *wishful thinking*, il n'en reste pas moins que les systèmes politiques qui s'opposent au libéralisme ont révélé leur visage durci et meurtrier avec le communisme soviétique ou l'autocratie hitlérienne. Peut-être devrait-on dissocier les maux du capitalisme fou, effet dérivé d'un libéralisme économique emballé, du socle du libéralisme politique qui constitue, comme le dispose l'article 4 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, la garantie de toute liberté. Si on l'appliquait en Corée du Nord ou dans les Emirats, le libéralisme politique serait évidemment émancipateur. Voilà pourquoi ce dictionnaire, riche de 300 entrées, de « étalon-or » à « Tocqueville », vient, en fait, à son heure. Celle des altermondialistes à coupe-coupe et des califats bas de plafond, tandis que la France, entre clonage mitterrandien et delorisme délavé, s'apprête selon les sondages à porter à sa tête M. Hollande. Mais ceci est une autre histoire ■

« Dictionnaire du libéralisme », sous la direction de Mathieu Laine (Larousse, 640 p., 28,50 €).

L'amour au temps de l'iPod

Diplômé de Harvard, ex-saxophoniste et cinq fois champion de l'émission « Jeopardy », l'Américain Arthur Phillips écrit des livres aussi imprévisibles que son CV. S'aventurant sur les terres de Nick Hornby, « Une simple mélodie », qui est bien plus qu'un roman

d'amour, marque un nouveau changement de décor pour cet auteur virtuose. Julien Donahue, publicitaire pour qui l'iPod représente la plus grande invention de l'humanité, découvre un soir dans un petit club de Brooklyn la chanteuse Cait O'Dwyer, au seuil de la célébrité. Plutôt que de céder à la facilité en couchant ensemble, Julien et Cait vont développer une étrange



relation virtuelle, loin des clichés groupe/star. Tout en éreintant avec humour le milieu arty new-yorkais, ce roman offre parmi les plus belles pages jamais écrites sur la musique pop, cette machine à souvenirs qui est aussi un mirage nous faisant croire qu'un avenir meilleur est toujours possible ■ THOMAS MAHLER

« Une simple mélodie », d'Arthur Phillips, traduit de l'anglais (États Unis) par Edith Ochs (Le Cherche Midi, 444 p., 21 €).



L'icône. Alexis de Tocqueville, l'auteur de « De la démocratie en Amérique », a jeté les fondements du libéralisme en France.